

Tanguy Hebert



D'une île à l'autre...



Pwason adan chodyè pa pè piman

Le poisson qui cuit dans la marmite n'a plus peur du piment

(Quand on connaît le pire, on n'a plus rien à craindre)

Proverbe Haïtien.

À François qui nous a quitté trop tôt...
A Kaëlig et son petit frère Kieran

Ce témoignage est le compte rendu de ma mission en Haïti en tant qu'infirmier sapeur-pompier, suite au terrible séisme de Port-au-Prince nous ayant laissés sans nouvelles de l'orphelinat dans lequel se trouvait notre fils.

Que ce mois de janvier 2010 fût douloureux !

Le 12 janvier 2010 à 16h53 heures locale, un tremblement de terre assassin détruisait la ville de Port-au-Prince, capitale d'Haïti. En moins d'une minute, plus de 230 000 personnes trouvaient la mort. C'est là qu'était Kaëlig, le petit garçon que nous attendions depuis si longtemps.

Dans la vie d'un couple, la décision d'avoir un enfant est légitime et naturelle. La Nature et les aléas de la vie proposent des orientations ou des choix qui ne sont pas forcément toujours ceux idéalisés. Quant à l'adoption d'un enfant, il ne s'agit pas d'une décision prise à la légère et il n'y a que peu de personnes pour vous aider et vous conforter dans votre choix. En tout cas, nul ne nous avait préparés à cette épreuve. Ce cataclysme nous enlevait toute espérance de parentalité.

Ce fût une longue et angoissante attente. Nous étions sans aucunes nouvelles de notre petit garçon et de la crèche dans laquelle il vivait.. En Haïti, le terme « crèche » étant préféré à celui d'orphelinat c'est donc celui-ci que j'utiliserai.

Personne ne pouvait nous dire si notre enfant était vivant ou si le pire était arrivé, mettant ainsi un terme, de façon ignoble à ce que l'on a coutume d'appeler le parcours du combattant de l'adoption.

Le matin de ce maudit 13 janvier 2010, contrairement à mon habitude je n'ai pas regardé les informations à la télévision.

Pourquoi, était-ce une prémonition ?

Tôt ce matin là, je me suis rendu au travail. J'exerçais ce jour là en tant qu'infirmier en dialyse et c'est seulement vers 9h du matin que la patiente dont je m'occupais me dit tristement :

« Ils n'ont vraiment pas de chance à Hawaï, il y a eu un tremblement de terre cette nuit et il y a des milliers de morts. »

Je me souviens lui avoir demandé si ce n'était pas plutôt une éruption volcanique, car Hawaï était plus réputé pour ce type de catastrophe. Immédiatement, elle reconnut s'être trompée et que ce n'était pas Hawaï, mais qu'elle ne se souvenait plus de quel pays il s'agissait. A cet instant précis, un frisson m'a parcouru tout le corps. C'était comme si je le savais déjà mais que je refusais de le croire. Mon sang s'est figé. De là où j'étais, je ne voyais pas l'écran de sa télé. Je me suis levé, me suis approché puis j'ai vu l'inimaginable, ces effroyables images qui resteront à jamais dans nos pensées. Tous ces corps sans vie, ces

gens hurlant et courant dans toutes les directions sans autre but que de survivre. Tous ces regards hagards dans la rue, ces maisons transformées en cercueil. Tous ces hommes, ces femmes, ces enfants disparus, écrasés, mutilés. Je suis resté de longues minutes sans rien dire, à regarder défiler ces images horribles et à garder en moi cette douleur et cette peur sans rien laisser transparaître.

De son côté, ma femme avait été réveillée par les sonneries de son portable.

A peine huit heures du matin et déjà deux appels de mon père.

C'est vrai qu'il pouvait appeler à n'importe quelle heure mais là, c'était vraiment tôt et surtout insistant.

Qu'avait-il donc à annoncer qui ne pouvait attendre ? Certainement rien de bien réjouissant.

Elle se dit qu'elle allait d'abord prendre un café, et qu'elle le rappellerait plus tard.

Re-téléphone.

Sa mère aussi s'y mettait. Oui, plus de doute, quelque chose de grave était arrivé. Elle se décida à finir son petit déjeuner car après, elle en était sûre, elle ne pourrait plus rien manger. C'est un ultime appel de son beau-père qui la fit entrer dans ce qui allait être notre angoisse permanente durant plusieurs jours.

Nous avons beaucoup pleuré durant les heures qui suivirent, à regarder comme des zombies ces infos en boucle, nous aurions dû l'éteindre cette maudite télé mais nous attendions une bonne nouvelle, un espoir. Chaque quart d'heure voyait défiler ces reportages qui ne parlaient que de morts et de cet énorme nuage de poussière qui étouffait la ville de Port-au-Prince.

Ce tremblement de terre s'annonçait comme l'un des plus meurtriers jamais recensés. Les yeux du monde entier étaient tournés vers cette capitale, cette ville où se trouvait notre fils et tout ce que nous pouvions voir était des cris, des pleurs, de la fumée, des flammes et des corps sans vie...

Ces longues années d'attente de notre premier enfant arrivaient à terme et la rencontre avec notre fils devait être imminente.

C'était trop beau. Après tant d'échecs en fécondations in-vitro et une si longue attente sur le chemin de l'adoption internationale, notre petit garçon qui avait tout juste dix huit mois aurait déjà dû être chez nous. Mais un énième critère décidé par les autorités haïtiennes avait décalé son arrivée de quelques semaines. Nous l'avions attendu pour décembre, puis son arrivée avait été repoussée en février et aujourd'hui, si près du but, tout s'écroulait. Nous étions sûrs de l'avoir perdu, ce fils que nous ne connaîtrions jamais. Nous allions perdre notre enfant, alors que nous n'avions jamais pu ni le voir ni le serrer dans nos bras.

Oh ! Oui, nous avons regretté, d'avoir suivi en octobre 2009 les conseils de « ne pas prendre contact avec les enfants ». Nous nous étions rendus à Port-au-Prince, uniquement pour signer un papier chez un avocat, et ce jour là, nous étions restés aux grilles de la crèche. Nous n'étions pas allés l'embrasser, le câliner... Et maintenant, tout était fini.

Il n'y avait pas que ces chaînes d'infos qui rythmaient notre vie, nous nous connectons toutes les dix minutes sur le site internet de notre organisme autorisé pour l'adoption (OAA). C'était notre lien à la